

Chapitre I

Vic, 21 ans.

Tim est mort.

J'ai beau me répéter ces mots, je n'arrive toujours pas à y croire. À accepter cette réalité. C'était il y a sept ou peut-être huit jours, je ne sais même plus. Il était allé à l'anniversaire d'un mec de sa classe. Thomas, je crois. Ou Quentin. Je ne me souviens plus vraiment. Moi, j'étais malade, alors j'ai préféré rester à l'appartement. Je n'étais pas inquiète parce qu'il y avait Andréas avec lui, son meilleur ami. Le mien aussi. Enfin, ça, c'était avant. Avant qu'il ne gâche tout.

C'est lui qui m'a annoncé la terrible nouvelle. Il a tambouriné à la porte, il était 5 h, peut-être 6. Je me suis levée en maudissant Tim d'avoir encore perdu ses clés, mais quand j'ai ouvert, c'est Andréas qui se tenait là. Sans Tim.

Il avait les yeux rouges, les phalanges explosées et du sang sur son t-shirt. Il n'a pas dit un mot, il a juste éclaté en larmes.

Et puis, il a dit :

— Tim est mort, Vic. Tim est mort.

Je ne me souviens plus vraiment de ce qui s'est passé après. Tout est flou. Je crois que je me suis effondrée.

Je suis restée un moment par terre, sans bouger. Je ne sais pas combien de temps ça a duré, quelques minutes ou quelques heures. Andréas était là, agenouillé près de moi, et il n'arrêtait pas de me répéter qu'il était désolé, tellement désolé. Et moi, je n'arrivais même pas à parler, même pas à pleurer. C'était comme si l'air refusait obstinément d'entrer dans mes poumons, comme si mon corps avait oublié comment fonctionner. Je voulais lui demander ce qui s'était passé exactement, comment c'était arrivé, mais ça ne sortait pas.

Et puis, au bout d'un moment, Andréas m'a avoué quelque chose qui m'a achevée. Il m'a dit que c'était de sa faute si Tim était mort. Au début, j'ai cru qu'il disait ça comme ça, une façon de dire qu'il aurait dû faire attention, qu'il aurait dû être là. Mais en fait, il était sérieux. Ses yeux étaient remplis d'une douleur si brute, si déchirante que j'ai su, avant même qu'il ouvre la bouche pour s'expliquer, que ce qu'il allait dire allait me détruire.

Et puis, il a raconté. Qu'il avait remis ça, qu'il avait mis de la drogue dans son verre alors qu'il m'avait juré qu'il avait

arrêté. Alors qu'il savait. Il savait que Tim ne pouvait pas en prendre, que son cœur ne tiendrait pas.

Il s'est trompé de verre. Une putain d'erreur. Tim a pris le mauvais verre sans le savoir, celui qui contenait la drogue.

C'est là que j'ai compris que c'était vraiment de sa faute si Tim était mort.

Les résultats de l'autopsie sont tombés deux jours après. Je crois qu'une partie de moi espérait encore qu'Andréas se trompait, qu'il y aurait une autre explication. Mais non. Tim est bien mort d'un arrêt cardiaque lié à la prise d'amphétamine combinée à sa cardiomyopathie préexistante.

La police a interrogé ceux qui étaient présents ce soir-là. Ils voulaient comprendre comment Tim avait eu cette drogue, qui la lui avait donnée. Andréas leur a expliqué qu'il s'était trompé de verre dans la confusion de la boîte de nuit, que c'était un accident.

Les parents de Tim auraient pu porter plainte mais ils ne l'ont pas fait. Éric Masson a déclaré à la presse qu'il ne souhaitait pas ajouter du drame au drame, que poursuivre Andréas ne ramènerait pas son fils.

Hier, l'affaire a été classée. Accident tragique, ont conclu les autorités.

Mes yeux fatigués se posent sur la bague de fiançailles que Tim m'a donnée à peine un mois plus tôt. On devait se marier, mais il n'en est plus question à présent. Tim est mort et avec lui, une partie de moi aussi.

Andréas est passé ce matin, il voulait savoir comment j'allais mais j'étais trop en colère pour lui parler. Il m'a demandé ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui ai demandé de sortir de ma vie. Je crois que je ne pourrai plus jamais poser les yeux sur lui sans voir Tim.

Il y avait de la douleur dans son regard et ça m'a fait du bien. Je voulais qu'il souffre autant que moi. Alors, avec des larmes de colère dans les yeux, je lui ai interdit de se marier et de fonder une famille. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Peut-être parce que je savais que c'était son plus grand rêve et que je voulais lui prendre ça comme il m'a pris Tim. Ou peut-être que je voulais juste m'assurer qu'il passe les prochaines années de sa vie aussi misérable que moi.

Je l'ai juste entendu me répondre « je te le promets, Vic », et puis je lui ai demandé de partir. Ça m'a fait mal, parce qu'à ce moment-là, j'ai réalisé que je venais de perdre mes deux meilleurs amis.

Vic, 27 ans.

Mon téléphone vibre pour la troisième fois en moins d'une heure. C'est ma mère. Encore. Je laisse l'écran s'éteindre sans décrocher. Je sais très bien pourquoi elle appelle. Elle veut me convaincre de venir à Hossegor cet été, comme chaque année, et comme chaque année, ma réponse est non. Rien ni personne ne me fera changer d'avis.

Mes parents ont acheté une maison de vacances à Hossegor quand j'avais douze ans. Une grande bâtisse

blanche avec des volets bleus à deux minutes à pied de la plage. On y passait tous nos étés, de juillet à septembre. Deux mois complets de liberté, de soleil, d'océan. À l'époque, c'était mon refuge, mon endroit préféré au monde. Maintenant, ce n'est plus qu'un lieu chargé de souvenirs atrocement douloureux. C'est là-bas que j'ai rencontré Tim et Andréas. Là-bas qu'on s'est embrassés pour la première fois avec Tim. Là-bas aussi que nous devions nous marier.

Jusqu'à ce que tout s'effondre.

Depuis la mort de Tim, je n'ai jamais eu le courage d'y retourner, pas même une seule fois. Après le drame, j'ai eu besoin de prendre de la distance, de m'éloigner. Loin de Paris, loin d'Hossegor et de tout ce qui me rappelait lui. *Eux.*

J'ai quitté les Beaux-Arts de Paris en plein milieu de l'année et j'ai pris un vol pour Vancouver. Une école de création graphique m'avait acceptée et c'était suffisant pour partir. Changer d'air, de pays, de langue, de fuseau horaire. Tout recommencer. *Oublier.*

J'ai obtenu mon diplôme deux ans plus tard et trouvé un job dans une petite agence de pub au cœur de la ville. Les journées étaient longues mais ça m'allait tant que je rentrais le soir sans penser à autre chose qu'au lendemain, aux deadlines et aux briefs clients. Et puis un matin, le patron nous a réunis pour nous dire que l'agence avait été rachetée par un grand groupe et qu'ils allaient « réorganiser les équipes ». En clair, ils n'avaient plus besoin de nous. J'ai

récupéré mes affaires dans un carton et je suis rentrée chez moi sans savoir ce que j'allais faire. Le lendemain, j'ai ouvert mon ordinateur et sans trop y croire, j'ai décidé de me lancer seule, en free-lance.

Je pensais que ça ne marcherait jamais, que j'allais finir par devoir rentrer chez mes parents parce que je ne pourrais plus payer mon loyer, mais les premières missions sont arrivées rapidement. Des bannières moches pour une marque de croquettes, des flyers pour des bars miteux, des visuels criards pour des salles de sport. Rien de très passionnant, mais il faut bien manger.

Ça fait maintenant six ans que je vis ici. J'aurais pu revenir en France. Rien ne me retient à Vancouver. Je peux travailler de n'importe où avec mon ordinateur et une connexion internet, je n'ai pas de mec – même pas un plan cul –, et les amis que je me suis faits n'en sont pas vraiment.

Pourtant, je suis toujours là.

Je ne rentre à Paris qu'une fois par an, pour Noël. Quatre ou cinq jours maximum, ça me suffit. Je ne suis pas prête à revoir tous ces endroits qui me rappellent Tim. Et, honnêtement, je doute de l'être un jour.

Mon ventre gronde. Il est presque 22 h et je n'ai toujours rien mangé. J'ouvre mon frigo et je n'y trouve qu'un vieux morceau de parmesan, un yaourt périmé et une courgette qui a vraisemblablement connu des jours meilleurs. Je referme la porte en soupirant.

Mon téléphone vibre à nouveau. En regardant l'écran, je vois qu'il s'agit de ma petite sœur, Clara.

Je décroche.

— Pourquoi tu refuses de répondre à maman ?
demande-t-elle sans préambule.

— Parce que je sais très bien ce qu'elle veut et que la réponse est toujours non. Je ne vous rejoindrai pas à Hossegor cet été.

— Et tu ne t'es pas imaginé qu'elle pouvait appeler pour une autre raison ?

— Il n'y a pas d'autre raison.

— Pourtant, si. Il y en a une.

Je ricane amèrement.

— Alors, vas-y, crache le morceau.

Un silence s'étire, que Clara finit par briser :

— Andréas se marie.

Je ne dis rien. J'en suis incapable.

Andréas se marie.

Les mots m'écrasent. Je ne pense plus, je ne respire plus.

Clara demande d'une voix hésitante :

— T'es toujours là ?

Je m'éclaircis la gorge avec l'impression soudaine de revenir d'entre les morts.

— Ouais... ouais, je suis là.

— Le mariage a lieu ce week-end, reprend Clara. À Hossegor.

J'encaisse.

— Euh... ça va ?

— Ça va, je réponds mécaniquement, plus pour me convaincre moi-même que pour elle. Écoute, je dois y aller, j'ai... des trucs à faire.

— OK... si jamais tu changeais d'avis pour Hossegor, appelle-moi.

Je raccroche et reste un long moment figée, le regard perdu sur le mur blanc devant moi.

Andréas se marie.

Je ferme les yeux. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'enterrement de Tim il y a six ans. Six longues années. On ne s'est même pas regardés ce jour-là. J'avais trop mal, j'étais trop en colère contre lui, contre le monde entier. Et lui... il portait la culpabilité comme un costume sur mesure.

J'ai rencontré Andréas et Tim l'été de mes douze ans à Hossegor. En moins d'un mois, nous étions devenus inséparables comme si on s'était toujours connus, comme si on s'était cherchés toute notre vie. On s'est retrouvés l'été suivant et puis tous les autres. On passait nos journées à rire, à parler de nos rêves, à imaginer notre avenir entre deux parties de beach-volley et de surf.

On pensait qu'on resterait ensemble pour toujours, quoi qu'il arrive. On s'imaginait déjà aux mariages des autres, à rire, à essuyer des larmes pendant nos discours maladroits, puis devenir les parrains et marraines de nos enfants. On voyait loin comme on le fait à cet âge-là, sans se douter que tout peut s'arrêter d'un coup.

On s'imaginait encore venir à Hossegor dans dix, vingt ans, avec nos gosses qui joueraient dans le sable pendant qu'on referait le monde un verre à la main. Et plus tard, quand on serait devenus trop vieux pour surfer, on se voyait finir dans une maison de retraite face à l'océan, à râler sur la jeunesse et les touristes.

C'était ça le plan. On croyait que rien ne pourrait jamais nous séparer. Rien sauf la mort.

On ne pensait pas si bien dire.

Quand Tim est mort, tout s'est effondré. Ce soir-là, je n'ai pas seulement perdu mon fiancé. J'ai perdu ma famille, celle qu'on s'était choisie.

Je mentirais si je disais que je n'ai jamais eu envie d'appeler Andréas. Bien sûr que j'y ai pensé. Des dizaines, peut-être des centaines de fois. Mais à chaque tentative, au moment d'appuyer sur « appeler », je finissais par abandonner. Je trouvais toujours une excuse : *ce n'est pas le bon moment. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Et si ça remuait encore plus la merde ?*

Et puis, plus le temps passait, plus ça devenait compliqué. Après toutes ces années, j'avais fini par faire le deuil d'Andréas aussi. J'avais réussi à le ranger dans une boîte bien fermée, bien à l'abri au fond de ma tête, là où son souvenir ne pouvait plus me blesser. Je pensais vraiment l'avoir relégué au passé. Jusqu'à maintenant.

Apprendre qu'il se marie me bouleverse plus que je ne veux bien l'admettre. Je ne lui en veux pas de rompre cette promesse absurde qu'il m'a faite juste après la mort de Tim.

À ce moment-là, j'étais dévastée, aveuglée par la colère, et je lui ai interdit de se marier et de fonder une famille parce que je savais que c'était son plus grand rêve. C'était injuste, je le sais.

Je n'ai jamais vraiment pensé qu'il tiendrait cette promesse arrachée dans un moment de douleur et de rage, mais j'espérais au moins que le jour où il déciderait d'avancer, il me le dirait. Qu'il m'appellerait ou qu'il m'enverrait un message. N'importe quoi. Par respect pour moi, pour ce qu'on a vécu. Pour ce qu'on a été.

Mais il ne l'a pas fait.

Je comprends qu'il veuille tourner la page. Probablement tirer un trait sur cette histoire qui nous a broyés tous les deux, mais le faire ainsi, dans mon dos... ça me blesse. Je ne demandais pas grand-chose. Juste un message, un faire-part, n'importe quoi pour montrer qu'il n'a pas complètement oublié.

J'ouvre un placard de la cuisine et mes mains tombent sur une vieille bouteille de rhum oubliée là depuis des années. J'en verse un fond dans un verre et je le bois d'un trait en fixant mon ordinateur sur le comptoir.

Un long soupir m'échappe quand je me résigne à l'ouvrir pour me prendre un billet d'avion.

— On dirait bien que ma mère va finalement avoir ce qu'elle veut cette année.

C'est en arrivant à la gare de Bordeaux, après dix heures d'avion, deux de train et une nuit presque blanche, que je

me demande ce qui m'a pris de revenir en France sur un coup de tête. La nouvelle du mariage d'Andréas m'a secouée, c'est clair, mais sérieusement... à quoi je pensais ? Débarquer au mariage de mon ancien meilleur ami – auquel je ne suis même pas invitée – et faire quoi, exactement ? Lui demander de ne pas épouser cette fille que je ne connais pas, sous prétexte que moi, je n'ai toujours pas réussi à tourner la page ? Lui reprocher de ne pas m'avoir demandé ma bénédiction alors qu'on ne s'est pas parlé depuis six ans ?

Non, vraiment, je suis ridicule.

— Vic !

Je lève les yeux et repère une petite tête blonde qui agite frénétiquement les bras. Clara. Je lâche ma valise et cours vers elle pour me jeter dans ses bras. On se serre fort l'une contre l'autre.

— Tu m'as manqué, je souffle dans ses cheveux qui sentent le shampoing à la camomille comme quand elle était petite.

— Toi aussi, répond-elle en resserrant son étreinte. Je suis tellement contente que tu sois là ! Maman a carrément pleuré de joie quand je lui ai dit que tu rentrais.

Je recule pour la regarder. Avec ses cheveux blonds coupés au carré, sa peau dorée et ses yeux bleus, c'est le portrait craché de notre mère. Moi, j'ai tout pris de papa. La peau blanche qui ne bronze jamais, les taches de rousseur qui ressortent au moindre rayon de soleil, les yeux marron

et ces cheveux qui ne sont ni bruns ni roux mais quelque chose entre les deux.

— Et papa ? Il a dit quoi ?

— Il a levé la tête de son livre en marmonnant un truc qu'on n'a pas compris.

Je souris. L'image est tellement fidèle à mon père que ça m'émeut un peu.

— Au moins, il a levé la tête de son livre. C'est déjà un exploit.

On récupère ma valise qu'on fourre dans le coffre de la vieille Mercedes noire de mes parents et Clara démarre en trombe. Elle me parle de sa petite amie Sonia que je n'ai pas encore rencontrée.

Clara n'a que trois ans de moins que moi et malgré la distance, on est restées proches. On s'appelle au moins une fois par semaine, souvent tard le soir à cause du décalage horaire. On parle de tout et de rien, du boulot, de potins, de ce qu'on va manger. Parfois, elle m'appelle en FaceTime juste pour me demander quelle tenue porter (je suis presque sûre qu'elle choisit systématiquement celle que je déconseille). Le reste du temps, on s'envoie des conneries sur Instagram : des vidéos de chats, des recettes qu'on ne fera jamais, des endroits où on aimerait aller. C'est notre façon à nous de rester connectées, de faire comme si la distance et les années ne comptaient pas.

À Noël dernier, Clara nous a annoncé qu'elle avait rencontré quelqu'un. Elles en étaient encore au tout début de leur relation, mais à présent, Sonia est officiellement

intégrée dans la famille. Je suis heureuse pour elle. Vraiment.

Clara jette un regard nerveux dans ma direction.

— Il y a... un petit détail que je ne t'ai pas dit concernant le mariage.

Je tourne la tête vers elle, les sourcils froncés.

— Quel genre de détail ?

Elle mordille sa lèvre inférieure, ce qui n'est jamais bon signe.

— Le mariage n'a pas lieu ce week-end, mais le week-end prochain, en fait.

— D'accord...

Clara fixe la route avec une intensité suspecte, les mains crispées sur le volant.

— Et... ce n'est pas *exactement* le mariage d'Andréas.

Il me faut quelques secondes pour percuter.

— Comment ça, « pas exactement » ?

Elle jette un nouveau coup d'œil furtif vers moi et je lis tout de suite la culpabilité dans ses yeux bleus. Clara est incapable de mentir sans que ça se lise sur son visage.

Ses traits se figent et puis, dans un souffle précipité, elle lâche :

— J'ai menti, Vic. Je suis désolée. Ce n'est pas Andréas qui se marie. C'est Matthieu.

— Matthieu ?

— Oui. Avec Léonie.

Le monde autour de moi vacille. Matthieu. Le grand frère d'Andréas. Je fixe la route, les mots s'enchevêtrent

dans mon esprit. *Matthieu et Léonie. Matthieu... qui se marie.*

Et là, j'explose :

— Putain, Clara !

Elle se tasse sur son siège.

— Je voulais juste que tu reviennes à Hossegor, se défend-elle. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te faire venir.

Je prends ma tête entre mes mains, écrasée par un mélange de frustration et de colère qui me brûle de l'intérieur.

— Je sais que c'était nul, continue-t-elle. Je ne suis pas fière de moi. Mais sans ça... tu ne serais jamais revenue, pas vrai ?

Un rire nerveux m'échappe.

— T'es sérieuse, là ?

— Tu nous manques, Vic. À moi, à maman, à papa aussi, même s'il ne sait pas comment le dire. Trois jours à Noël, c'est tout ce qu'on a de toi. Et franchement... c'est pas assez.

Je ne dis rien. Les mots s'entassent dans ma gorge mais je ne sais pas lesquels lâcher en premier. Est-ce que je suis en colère parce qu'elle m'a manipulée ? Ou parce qu'elle a osé l'utiliser *lui* pour m'amener ici ?

Clara inspire profondément.

— J'aimerais tellement te présenter Sonia, te montrer à quel point elle est incroyable. J'aimerais... qu'on ait de nouveaux souvenirs ensemble. Avant qu'il ne soit trop tard.

Sa voix tremble légèrement quand elle reprend :

— Il y a six ans, ce que tu as vécu... c'était horrible. Mais tu n'es pas la seule à avoir souffert. Ce jour-là, tu as perdu Tim, mais nous, on t'a perdue toi. Depuis t'es là sans être là, comme si ta vie s'était arrêtée, et nous, on a dû continuer sans toi. Ce n'est pas juste, Vic. Ni pour toi ni pour nous.

Ses mots me percutent de plein fouet. Ma colère retombe, aussitôt remplacée par cette vieille douleur qui ne m'a jamais vraiment quittée. J'aimerais lui dire qu'elle a tort, que je vais bien, que tout ça est derrière moi, mais je n'y crois pas moi-même. Au fond, je sais qu'elle a raison. Et c'est ça le pire.

Je détourne les yeux pour regarder le paysage défiler derrière la vitre.

Après un moment, Clara rompt le silence :

— Tu m'en veux ?

— Là tout de suite, Clara, je te déteste.

J'entends son souffle se bloquer comme si elle s'attendait à une autre salve.

— Mais je dois reconnaître que c'était bien joué. Et... vous aussi, vous me manquez.

Elle laisse échapper un soupir tremblant.

— Donc, tu restes ?

— Après douze heures de voyage ? Non, je ne pense pas reprendre un vol demain matin si c'est ce que tu veux savoir.

Son visage s'éclaire d'un sourire immense.

— Je te promets que tu ne le regretteras pas.

Je n'en suis pas si sûre, mais je préfère ne rien dire.

Quand on arrive à Hossegor deux heures plus tard, le ciel s'est teinté d'orange et de rose. Cette odeur d'iode et de sable humide, je l'avais presque oubliée. Elle me serre la poitrine avant même qu'on atteigne la maison.

Au moment où Clara se gare dans la rue bordée de tamaris, juste devant la maison, une bouffée de nostalgie m'envahit. Les volets bleus écaillés, les murs blanchis par le sel et le temps, la rambarde rouillée du petit balcon où on s'asseyait le soir pour lire. Tout est là, exactement comme dans mes souvenirs. Et pourtant, tout semble si différent.

Je sors de la voiture. Le bruit des vagues au loin se mêle aux cris d'enfants qui jouent encore sur la plage. Clara m'aide à sortir ma valise du coffre.

À peine ai-je refermé le hayon que la porte d'entrée s'ouvre à la volée. Ma mère surgit comme une tempête et me prend dans ses bras avant même que j'aie le temps de réagir, m'écrasant contre elle avec une force qui me coupe le souffle.

Je reste une seconde figée avant de la serrer à mon tour. Son parfum n'a pas changé. Jasmin et néroli. L'odeur de la maison.

— Victoria ! Je suis tellement heureuse que tu sois là !

— Maman, tu m'étouffes.

Elle me relâche à contrecœur. Ses yeux bleus me détaillent comme si elle ne m'avait pas vue depuis une décennie.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tes cheveux ont poussé ! J'ai l'impression que tu as perdu du poids, tu manges à ta faim, au moins ?

Je souris, attendrie par son excès d'attention.

— Je vais bien, maman. Tout va bien, merci.

Clara attrape ma valise et la porte à l'intérieur. Je la suis pendant que ma mère continue de parler derrière moi.

— J'ai acheté des huîtres ! Tu adores ça. Richard ! s'écrie-t-elle à l'adresse de mon père. Où es-tu ? Victoria est arrivée !

Dans le salon, mon regard tombe sur une jeune femme. Brune, la peau mate, les yeux sombres et rieurs. Sonia. Avec toutes les photos que Clara m'a envoyées d'elles, ce serait presque insultant de ne pas la reconnaître.

— Vic, je te présente Sonia, dit Clara avec une pointe de fierté dans la voix. Sonia, voici ma sœur.

Je tends la main mais Sonia l'ignore et m'attire dans une brève étreinte.

— Je suis tellement contente de te rencontrer enfin, dit-elle en se reculant. Clara me parle tout le temps de toi.

Je souris.

— Pareil. J'ai tellement entendu parler de toi que j'ai l'impression de déjà te connaître.

Sonia et Clara échangent un rire. Ma mère revient à la charge :

— Tu veux manger quelque chose, ma chérie ? Il y a un peu de tout.

Je secoue la tête.

— Non, merci. Je suis crevée après le voyage. Je vais prendre une douche et aller me coucher.

Ma mère s'approche et me serre dans ses bras comme si elle avait peur que je disparaisse.

— Je suis tellement heureuse de te voir. Ces prochaines semaines vont être merveilleuses.

Je m'apprête à lui répondre que je n'ai pas l'intention de rester longtemps mais son regard pétillant me coupe dans mon élan.

— Oui, ça va être super, je mens dans un sourire forcé.

Avant de quitter la pièce, elle lance :

— Au fait, je ne sais pas si Clara te l'a dit, mais Matthieu se marie le week-end prochain. Tu es bien évidemment invitée. Ils vont être si contents de te revoir !

Je tourne la tête vers Clara qui affiche une grimace coupable.

— Oui. Oui, elle m'a prévenue.

— Alors, c'est parfait ! conclut ma mère avec enthousiasme.

— Il y a une fête sur la plage ce soir, annonce Clara. On a envie d'aller y faire un tour avec Sonia. Tu viens avec nous ?

— Non, pas ce soir. Je suis trop fatiguée.

— Comme tu veux.

Après avoir souhaité bonne nuit à tout le monde, je monte l'escalier. La maison borde l'océan et compte trois chambres, chacune avec sa propre salle de bain. Le bois des

marches grince comme avant et la lumière du couloir est toujours un peu trop faible.

Sur le palier, je croise mon père qui sort de son bureau, un stylo entre les doigts. Il est écrivain et partage son temps entre dévorer des livres et noircir des pages. Paré d'une chemise impeccable et de ses éternelles lunettes rondes, il me sourit tendrement.

— Victoria ! Quelle surprise... Je ne savais pas que tu venais.

Je m'approche pour l'embrasser sur la joue. Son parfum à lui non plus n'a pas changé. Après-rasage et café. Mon mélange préféré.

— Salut, papa. Alors, ton livre, il avance ?

Il pousse un petit soupir.

— Pas aussi vite que je le voudrais, dit-il avec un haussement d'épaules avant de disparaître dans l'escalier.

Je le regarde s'éloigner avec un sourire.

Quand j'ouvre la porte de ma chambre, une vague de souvenirs me submerge. Tout est exactement comme je l'avais laissé. La tapisserie bleu ciel un peu passée, mon petit bureau en bois clair, les étagères remplies de mes trésors d'enfant. Et puis, les photos.

Je m'approche du bureau et mes yeux se posent sur un polaroid de Tim, Andréas et moi sur la plage. Juste à côté, un autre de mes dix-huit ans, entourée de mes deux meilleurs amis. On a l'air heureux. On l'était, je crois.

Sur l'étagère juste au-dessus, ma collection de galets est toujours là. Rien n'a bougé, comme si la chambre avait continué à m'attendre pendant que moi j'essayais d'oublier.

Je reste un moment à contempler ces souvenirs d'une autre vie. Tout ici me ramène à une version de moi qui n'existe plus, à un temps où j'étais heureuse et où rien ne semblait pouvoir m'atteindre.

Je finis par m'écrouler sur le lit, épuisée. Une larme roule sur ma joue sans que je puisse la retenir. Je l'essuie rapidement et ma main attrape machinalement *Bernard*, le panda qu'Andréas avait gagné pour moi à la fête foraine quand j'avais douze ans. Avant, j'adorais cette peluche. Elle symbolisait notre amitié, mais aujourd'hui, elle n'est plus qu'un rappel cruel de ce que j'ai perdu.

Je mords mon poing pour ne pas hurler. À Vancouver, tout est plus facile. Là-bas, je contrôle, mais ici, entourée de toutes ces reliques, j'ai l'impression de me noyer. C'est pour ça que je n'étais jamais revenue à Hossegor. Parce que je savais que ce serait exactement comme ça, que ça ferait trop mal.

Je pense à Andréas. Le revoir est inévitable, je le sais. Mais rien qu'à y penser, j'ai mal au ventre. Je n'ai aucune idée de ce que je lui dirai quand je le verrai, ni même s'il reste quelque chose à dire après tout ce temps.

Je serre *Bernard* contre ma poitrine en murmurant :

— Demain est un autre jour.